LE LIVRE

De l’enfance à Abobo à ses engagements d’adulte, Koffi cherche sa voie.

Le texte intégral accompagné de scènes illustrées.

À PROPOS DE L’AUTEUR

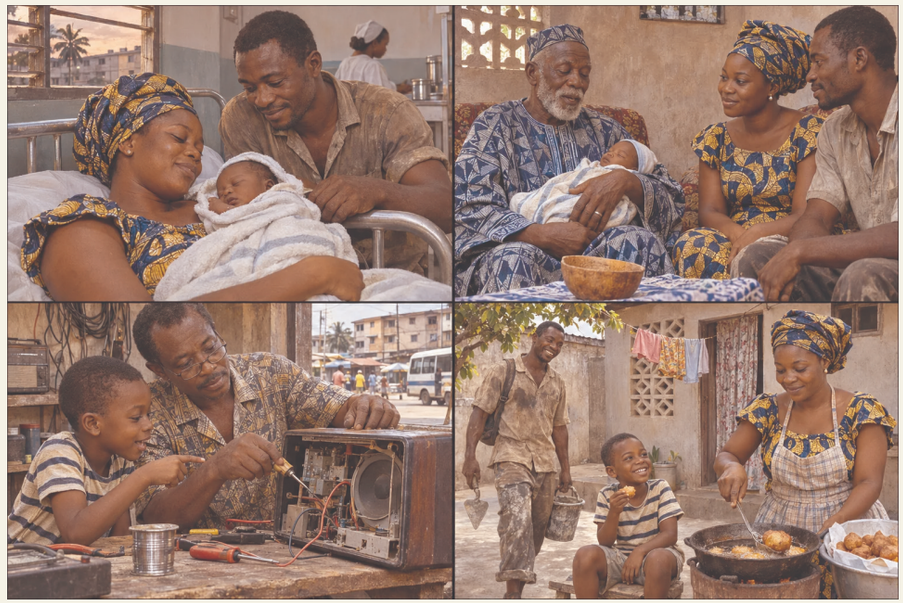
Kagambega Ivan Maria, propriétaire de la plateforme Kimosiris, est né en 1988 à Vavoua, en Côte d’Ivoire. Informaticien de formation, il fait ses études élémentaires à Daloa et à Abidjan, puis poursuit le collège à Gagnoa et à Zuénoula. Après le baccalauréat, il revient à Abidjan pour ses études supérieures dans des grandes écoles, où il obtient une licence. Il part ensuite deux ans en Inde et y obtient des certifications en informatique. De retour en Côte d’Ivoire, il travaille comme informaticien dans plusieurs sociétés. Il quitte finalement le salariat et s’installe à son compte afin de consacrer davantage de temps à ses passions et de diversifier ses réalisations et ses domaines d’activité.

KIMOSIRIS

kimosiris.com

ROMAN-PHOTO ILLUSTRÉ

Koffi



Ou la marche vers la lumière

Kagambega Ivan Maria

KIMOSIRIS

ÉDITION ILLUSTRÉE

Koffi

Ou la marche vers la lumière

Kagambega Ivan Maria



Roman-photo · Collection Kimosiris

Édition numérique prête à l'impression

Repères de lecture

Avant le récit	3
L'Enfant aux yeux grands ouverts	4
La Faute et le Départ	9
Les Racines de la Forêt	14
Le Grand-Père et les Savoirs du Monde	19
Les Amis, les Routes et les Choix	25
La Chute et le Fond du Puits	29
Le Mentor et la Renaissance	35
Le Monde du Code et de la Matière	41
L'Entrepreneur, les Cicatrices et les Victoires	45
L'Arène Politique	49
L'Homme de Demain	53
Épilogue	57
À propos de l’auteur	60

Ouverture

Avant le récit

K O F F I

ou la marche vers la lumière

Roman

Dédicace

À tous les enfants d'Afrique qui grandissent dans la poussière des routes

et qui portent en eux la lumière d'un continent à bâtir.

À ceux qui tombent et se relèvent.

À ceux qui doutent et qui, malgré tout, avancent.

« L'enfant qui n'est pas embrassé par son village

brûlera le village pour se réchauffer. »

— Proverbe africain

Préface

□ □ □

Ce livre est né d'une conviction simple : chaque vie humaine est un roman. Chaque existence tracée sur cette terre contient en elle des chapitres de gloire et des pages d'ombre, des matins de doute et des soirs de victoire. La vie de Koffi Amoussou Djédjé n'échappe pas à cette règle. Elle l'illustre, au contraire, avec une force rare.

Koffi est né dans une Côte d'Ivoire en mouvement, dans un quartier d'Abobo où les rêves se construisent à mains nues entre les tôles et les bougainvilliers. Il aurait pu n'être qu'un enfant de plus, perdu dans la masse silencieuse des destins ordinaires. Mais quelque chose en lui — une flamme, une insolence douce, une curiosité dévorante — l'a toujours distingué des autres.

Ce récit n'est pas celui d'un saint. C'est celui d'un homme. Un homme qui a connu la tendresse d'une mère, la sévérité d'une punition, la solitude d'un exil intérieur, la chaleur d'un grand-père sage, la tentation des faux paradis, la

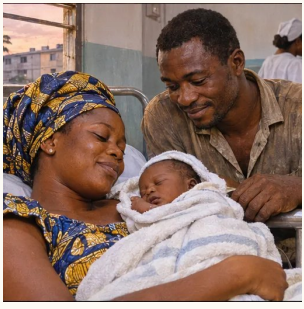
douleur d'une perte irréparable, et finalement, la lumière que l'on découvre en soi quand on a failli tout perdre.

Lisez ce livre comme on écoute un griot : avec le cœur ouvert, sans juger, en sachant que chaque tournant du récit vous appartient aussi, d'une façon ou d'une autre.

Car au fond, Koffi, c'est nous tous.

Chapitre 1

L'Enfant aux yeux grands ouverts



Chapitre 1
L'Enfant aux yeux grands ouverts
Abobo, les premières aurores
☐ ☐ ☐
La nuit avait encore du mal à lâcher prise sur Abobo quand Koffi ouvrit les yeux pour la première fois sur ce monde. C'était un mardi d'octobre, l'un de ces matins où l'humidité colle aux murs en parpaings et où les coqs du voisinage se disputent l'honneur d'annoncer le jour. Sa mère, Adjoua, poussa un long soupir de délivrance, et son père, Amédée, serra dans ses grandes mains calleuses ce petit être qui gigotait avec une énergie étonnante, comme si déjà il avait hâte de commencer.
Koffi. Le prénom signifiait « né un vendredi », selon la tradition akan. Mais il était né un mardi. Qu'importe — c'était son grand-père maternel, le vieux Djédjé Aka, qui avait insisté pour ce prénom lors de la cérémonie de nomination, au huitième jour. « Ce garçon sera différent, avait-il murmuré en scrutant le bébé dans les yeux. Il a le regard des chefs. »



Personne n'avait osé contredire le vieil homme. Ils vivaient dans une maison de cinq pièces en profondeur, comme beaucoup de familles d'Abobo — ce quartier tentaculaire au nord d'Abidjan où la vie s'invente chaque jour dans le désordre, la chaleur et l'espérance. La cour était partagée avec deux autres familles : les Kouamé, dont le patriarche réparait des radios sur une table de fortune, et les N'Goran, dont la mère vendait de l'attiéké au bord de la route dès cinq heures du matin. C'était ce monde-là, dense et bruissant, qui accueillit Koffi.



Dès les premiers mois, quelque chose sauta aux yeux de tous. Les nourrissons pleurent, dorment, réclament le sein. Koffi, lui, observait. Il fixait les visages avec une intensité troublante, comme s'il tentait de lire derrière les expressions quelque chose que les autres ne voyaient pas encore. Sa mère Adjoua disait qu'il la regardait « comme un vieux ». Le vieil oncle Yao, qui vint rendre visite lors du premier mois, avait ri aux éclats : « Cet enfant est un ancien qui revient. Il sait déjà tout. »



La petite enfance de Koffi fut celle d'un garçon insatiable. Pas d'une façon turbulente ou destructrice — non, plutôt d'une façon studieuse, presque inquiétante. Alors que les autres enfants de la cour couraient, criaient, se battaient pour des billes ou des morceaux de cassette audio déroulés, Koffi s'asseyait à côté de monsieur Kouamé et regardait comment il démontait les radios. Il posait des questions. Des vraies questions. « Pourquoi ce fil est rouge et l'autre noir ? » « Qu'est-ce qui crée le son à l'intérieur ? » Monsieur Kouamé, qui n'avait jamais eu de fils, s'en amusait d'abord, puis il s'émerveillea.



À trois ans, Koffi savait reconnaître les lettres de l'alphabet en regardant les emballages de produits ménagers que sa mère empilait dans la cuisine. Sa mère lui avait acheté une ardoise. Il la remplissait et l'effaçait des heures durant. Quand son père rentrait le soir, fatigué de son travail de maçon sur les chantiers du Plateau, Koffi lui présentait l'ardoise en demandant : « C'est bien, Papa ? » Amédée regardait les lettres maladroites mais reconnaissables, et une fierté douce montait dans sa poitrine, une fierté qui ne savait pas encore très bien comment s'exprimer.



À quatre ans, Koffi apprit à lire seul. Pas complètement — il avait besoin d'aide pour les sons complexes. Mais sa progression était stupéfiante. Sa mère, qui avait terminé le collège avant d'arrêter l'école pour se marier, sentait qu'elle avait entre les mains quelque chose de précieux, quelque chose qu'elle ne voulait pas abîmer.

— Ce garçon va aller loin, disait-elle à Amédée le soir, à voix basse, comme si les mots prononcés trop fort pouvaient porter malheur.



— Il ira, répondait son mari. Si Dieu le veut.
Le quartier d'Abobo était une école à lui seul. On y apprenait la débrouillardise, la solidarité, aussi la méfiance et la résilience. Koffi absorbait tout. Il écoutait les discussions des adultes dans la cour, les nouvelles à la radio, les sermons du dimanche à l'église évangélique où sa mère l'emmenait. Il posait des questions qui embarrassaient parfois les grandes personnes. « Pourquoi les blancs ont-ils construit nos routes mais gardé nos richesses ? » avait-il demandé un dimanche à son père, après avoir entendu une conversation entre hommes dans la cour. Amédée l'avait regardé longtemps sans répondre, puis avait dit : « Tu grandiras et tu comprendras. »



Koffi n'avait pas aimé cette réponse. Il nota mentalement de trouver la vraie réponse plus tard.
L'école primaire fut une révélation pour lui et une surprise pour ses maîtres. Dès le CP1, il était le premier de la classe. Pas de façon ostentatoire — il ne se vantait pas, ne nargue pas les autres. Il répondait simplement quand on lui posait la question, et ses réponses étaient presque toujours justes. Sa maîtresse, Mademoiselle Bénié, convoqua ses parents au bout du premier trimestre.



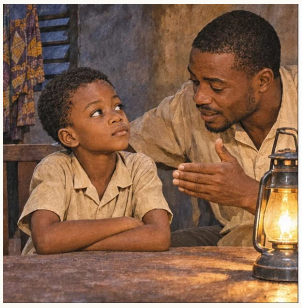
— Votre fils est exceptionnel, leur dit-elle. Je ne dis pas ça souvent. Mais ce garçon n'est pas ordinaire.
Adjoua rentra ce soir-là avec des larmes contenues qu'elle ne laissa couler qu'après avoir éteint la lumière, allongée à côté de son mari endormi. Des larmes de joie et d'effroi mêlés — car les mères savent que les enfants trop brillants attirent parfois l'attention que l'on ne souhaite pas.



Ces premières années à Abobo furent heureuses. La famille était pauvre mais pas misérable — la distinction est importante. Amédée travaillait régulièrement. Adjoua vendait des beignets certains matins avant d'aller faire le ménage chez une famille libanaise au Deux-Plateaux. Les fins de mois étaient difficiles, mais les assiettes étaient remplies. Koffi grandissait dans cet équilibre fragile et lumineux, cette enfance africaine où la joie se trouve dans peu de choses et où les grandes personnes portent leurs soucis sans les montrer aux enfants.



Il avait des amis — Marius, Landry, et la petite Fatou qui habitait en face et qui courait plus vite que tous les garçons. Ensemble, ils construisaient des voitures avec des boîtes de conserve et des bouts de fil de fer. Ils jouaient au football dans la ruelle jusqu'à ce que l'obscurité rende le ballon invisible. Ils se racontaient des histoires d'esprits et de génies la nuit tombée, assis en cercle sur les nattes.



C'était une enfance normale. Belle. Pleine.
Koffi avait six ans quand son père lui dit, un soir, d'une voix douce mais sérieuse : « Mon fils, tu es en train de devenir quelqu'un. Ne gaspille pas ce que Dieu t'a donné. »
L'enfant hocha la tête gravement.
Il ne savait pas encore ce que ces mots coûteraient.

Chapitre 2

La Faute et le Départ

Chapitre 2
La Faute et le Départ
Abobo, l'âge de l'erreur
☐ ☐ ☐



Il avait huit ans.
Huit ans, c'est l'âge où l'on commence à tester les limites. Où le monde tel que les parents l'ont construit commence à sembler trop petit, trop carré, trop prévisible. C'est l'âge des premières trahisons innocentes, des premières aventures qui dépassent ce qui était permis.
Koffi était toujours brillant. Toujours premier. Mais quelque chose s'était mis à bouger en lui — une curiosité différente, plus agitée, plus risquée. Ce n'était pas de la méchanceté. C'était de la vie.



L'affaire commença avec Sylvain.
Sylvain avait douze ans et habitait le bout de la ruelle. Il était de ceux que les mères désignaient du menton avec méfiance — pas vraiment mauvais, mais déjà trop libre, trop peu surveillé. Son père était souvent absent. Sa mère travaillait à Treichville du matin au soir. Sylvain avait donc le quartier pour lui, et le quartier lui avait appris toutes sortes de choses.
C'est lui qui initia Koffi à la technique du « débrouillard » : entrer dans la boutique du vieux Konan au moment où il était occupé avec un client et glisser un bonbon ou une petite boîte de sardines dans sa poche. Un jeu, disait Sylvain. Un défi. Un rite de passage entre garçons du quartier.



Koffi résista plusieurs semaines. Sa mère lui avait enseigné que voler, même peu, même pour rien, c'était souiller son nom et le nom de ses parents. Mais la pression des pairs est une force que les adultes sous-estiment. Et Koffi voulait appartenir — à ce groupe, à cette complicité de garçons qui riaient ensemble d'une façon qu'il ne comprenait pas encore tout à fait.



Un vendredi après-midi, il franchit la ligne.
Ce ne fut pas grand-chose. Une mangue. Une seule mangue posée sur l'étalage débordant de la mama Awa, une vieille vendeuse à moitié aveugle qui somnolait derrière ses fruits. Koffi la prit. Ses mains tremblaient. Son cœur battait si fort qu'il était sûr que tout le quartier pouvait l'entendre.
Il n'alla pas loin.
Sa mère revenait de ses courses au marché, son sac plastique à la main. Elle l'aperçut au coin de la ruelle, la mangue dans la main, entouré des garçons qui riaient. Elle comprit immédiatement — pas parce qu'elle était devin, mais parce que les mères ont des yeux qui voient à travers les murs.



Le silence qui s'abattit sur la scène fut plus lourd que tous les cris du monde.



Adjoua s'approcha. Les garçons disparurent comme des oiseaux sous la pluie. Elle prit le bras de Koffi. Ne dit rien. Le ramena à la maison. Lui fit ramener la mangue à mama Awa en s'excusant devant elle, à voix haute, pour que les voisins entendent. Ce fut la punition la plus douloureuse que Koffi ait jamais connue — non pas la honte en elle-même, mais le regard de sa mère. Ce regard où la déception pesait plus lourd que la colère.



Ce soir-là, Adjoua pleura. Koffi l'entendit depuis sa chambre et comprit qu'il avait brisé quelque chose.
Les jours qui suivirent furent tendus. Amédée, à qui la chose avait été racontée, garda un silence sévère qui valait tous les discours. On ne frappait pas les enfants dans cette maison — pas par idéologie, mais par tradition. La vraie punition, c'était l'absence de sourire, le retrait de la tendresse. Et pour Koffi, qui était un enfant qui vivait de l'approbation de ses parents, c'était insupportable.
Puis vint la décision.



Adjoua l'annonça un dimanche matin, après la messe, d'une voix calme et définitive. La voix des femmes qui ont réfléchi toute la nuit et qui ne reviendront pas sur leur choix.
— Koffi, tu vas aller chez ta tante Yah à Taï. Pour un temps. Le temps que tu comprennes.
Taï. Un village de l'ouest du pays, au fond de la forêt, à des heures de route d'Abidjan. Un autre monde.
— Maman…
— Je ne veux pas entendre de discussion.
Son père n'avait pas parlé. Mais il n'avait pas protesté non plus. Ce silence complice était une confirmation : la décision était prise, ferme, irrévocable.



Koffi passa sa dernière nuit à Abobo les yeux ouverts dans le noir, écoutant les sons familiers du quartier — les chiens qui aboyaient au loin, le ronronnement d'un générateur, le rire d'une femme quelque part dans la nuit. Il ne savait pas encore que ces sons allaient lui manquer comme on a mal à une dent arrachée.



Le matin du départ, sa mère l'habilla en silence, lui prépara un sac, et lui tint le visage entre les deux mains pendant un long moment avant de l'embrasser sur le front.
— Tu es mon fils, dit-elle. Tu porteras toujours mon cœur avec toi. Mais il faut que tu apprennes à être un homme bien. Comprends-tu ?



— Oui maman.
— Bien. Vas.
Le bus pour l'intérieur du pays sentait le poisson séché et la sueur, et cahota pendant des heures sur des routes à moitié goudronnées. Koffi regarda Abidjan disparaître derrière lui, puis la grande forêt dévaler de chaque côté de la route comme un rideau vert et opaque.
Il avait huit ans. Il partait sans savoir quand il reviendrait.



Et au fond de lui, malgré la peur, quelque chose d'étrange : la sensation aiguë, presque physique, de vivre un moment important. Comme si sa vraie vie commençait là, dans ce bus qui sentait le poisson et la forêt, loin de tout ce qu'il connaissait.

Chapitre 3

Les Racines de la Forêt



Chapitre 3
Les Racines de la Forêt
Taï, l'école de la terre
☐ ☐ ☐

Taï n'était pas la fin du monde, mais par temps clair, on pouvait le voir.
Du moins, c'est ce que se dit Koffi en descendant du bus crotté qui l'avait déposé au carrefour poussiéreux du bourg. Il n'y avait pas de goudron ici, ou presque. Des maisons basses sous la canopée, des enfants pieds nus, des femmes en pagne portant de l'eau sur la tête. Et une forêt, immense, silencieuse, que l'on devinait partout — dans les interstices entre les toits, au bout de chaque chemin de terre, comme un rappel constant que la civilisation humaine n'était ici qu'une parenthèse dans quelque chose de bien plus grand.



Tante Yah était venue le chercher au carrefour. C'était la sœur cadette de sa mère — grande, sèche, avec des yeux vifs et un rire sonore qui trahissait une nature généreuse cachée sous des dehors stricts. Elle avait trois enfants : Bintou, Oumar, et le petit Séraphin qui avait quatre ans et ne lâchait pas le pan de sa robe.
— Voilà l'intellectuel d'Abidjan, dit-elle en le regardant de haut en bas. Un peu maigre, mais on va arranger ça.



Ce n'était ni une menace ni une moquerie — c'était une promesse.
Les premiers jours à Taï furent un choc silencieux. Pas d'électricité certains soirs. Pas de télévision. L'eau venait d'une pompe à cent mètres de la maison. On se levait avec les coqs — et les coqs ici étaient sérieux, ils ne plaisantaient pas. On travaillait. On cultivait. On vivait au rythme de la nature et des saisons, dans un rapport au temps que la ville avait complètement éradiqué.

Koffi mit une semaine à ne plus compter les heures.
Et ensuite, quelque chose s'ouvrit en lui.
La forêt, d'abord effrayante, devint peu à peu un espace de fascination. Tante Yah lui enseigna les noms des arbres — le fromager colossal dont les racines sortaient du sol comme des murailles, le palmier à huile dont on extrayait tout, le kolatier dont les noix étaient offertes en signe de respect. Elle lui apprit à reconnaître les appels des oiseaux, à savoir quel cri annonçait la pluie et lequel précédait une bonne journée de chasse.
L'oncle Désiré, son mari, était chasseur et cultivateur. Un homme taillé dans du bois dur, peu loquace, qui parlait avec ses mains et ses gestes. Il prit Koffi dans ses champs dès la deuxième semaine.





— Ici, dit-il simplement, celui qui ne travaille pas ne mange pas.
Ce n'était pas une punition. C'était une introduction.
Koffi apprit à arracher les mauvaises herbes entre les rangs de manioc. À porter les régimes de bananes sur sa tête sans tomber — exercice qui lui valut des fous rires répétés des cousins, mais qu'il finit par maîtriser. À allumer un feu avec peu de chose, à construire un piège à oiseau, à lire le ciel pour prévoir le temps.



À l'école du village, il retrouva sa supériorité scolaire — mais ici, elle était accueillie différemment. Pas avec la neutralité bienveillante des maîtresses d'Abobo, mais avec une fierté collective. Koffi « l'Abidjanais » qui savait des choses et les expliquait bien. Les enfants venaient le voir pour qu'il aide avec les devoirs. Les parents apprirent son nom. Son instituteur, Monsieur Camara, un homme d'une cinquantaine d'années formé à Bouaké, lui donna accès à sa petite bibliothèque personnelle — une dizaine de livres d'une autre époque, usés, précieux.



Ce fut là que Koffi lut son premier roman. C'était un vieux volume de la collection « Ségou » de Maryse Condé, avec une couverture à moitié décollée. Il le lut en trois jours, la nuit à la lampe à pétrole, sous sa moustiquaire. Il pleura à la fin. Il ne sut pas très bien pourquoi — peut-être parce que l'histoire lui parlait de quelque chose qu'il ne connaissait pas encore mais qu'il reconnaissait profondément : la dignité d'un peuple face à sa propre disparition, l'amour qui persiste malgré le fracas de l'histoire.



— Pourquoi tu pleures ? lui demanda Bintou, la cousine.
— Parce que c'est beau, dit Koffi simplement.
Bintou le regarda comme s'il était fou, puis haussa les épaules et retourna à ses jeux.
Le temps passait. Les semaines devinrent des mois. Koffi grandissait à Taï d'une façon différente de ce qu'il aurait grandi à Abobo — plus lentement, plus en profondeur. Il apprit la patience que la forêt enseigne. Il apprit le silence — le vrai silence, celui qu'on entend la nuit en forêt et qui n'est pas vide mais plein de milliers de vies. Il apprit que la richesse n'est pas que dans les choses, et que les gens qui n'ont presque rien matériellement peuvent être extraordinairement riches.



Il écrivit des lettres à ses parents. Sa mère lui répondait — des lettres courtes, sans fioritures, mais où transparaissait un amour inébranlable. Elle lui glissait parfois un billet de mille francs « pour les petites choses ». Son père, lui, n'écrivait pas — mais sa mère mentionnait toujours : « Ton père dit de bien travailler. »



C'était suffisant. C'était même beaucoup.
Deux années passèrent ainsi. Koffi avait dix ans quand arriva la lettre de sa mère annonçant qu'il allait bientôt rentrer — non pas à Abobo, mais à Gagnoa, où son grand-père paternel venait de s'installer après sa retraite.
Il fit ses adieux à Taï avec une gorge serrée. Tante Yah lui prépara un grand plat de kedjenou pour le dernier soir, et ils mangèrent ensemble dans la cour sous les étoiles, en silence, avec cette complaisance chaleureuse des gens qui n'ont pas besoin de beaucoup de mots pour se dire qu'ils s'aiment.



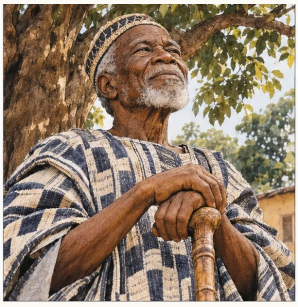
— Tu reviendras un jour, lui dit tante Yah en le tenant serré.
— Oui tante.
— Et quand tu reviendras, tu seras devenu quelqu'un.
Il monta dans le bus pour Gagnoa avec dans son sac les livres de Monsieur Camara qu'il lui avait offerts « pour la route de la vie », et dans la tête toute la forêt de Taï, ses odeurs, ses silences, ses leçons.



Il avait dix ans et il avait déjà vécu plusieurs vies.

Chapitre 4

Le Grand-Père et les Savoirs du Monde



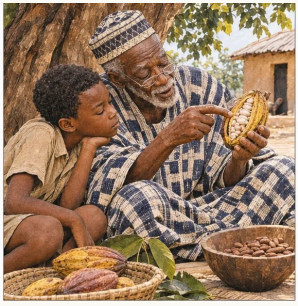
Chapitre 4
Le Grand-Père et les Savoirs du Monde
Gagnoa, l'école d'un homme sage
□ □ □
Papa Djédjé était une légende dans la famille. Non pas le genre de légende que l'on invente pour faire peur aux enfants — mais la vraie légende d'un homme qui a traversé le siècle avec une dignité tranquille et en est sorti avec plus de sagesse qu'il n'en avait commencé. Soixante-dix ans, une silhouette toujours droite malgré les années, une peau sombre et lisse comme de l'ébène poli, et deux yeux d'une acuité déconcertante qui semblaient voir à travers les choses.
Il avait été instituteur pendant trente ans dans différents villages du Centre-Ouest. Avant ça, il avait été boy chez un administrateur colonial français à Bouaké — une expérience qu'il évoquait peu, mais quand il le faisait, c'était avec une honnêteté désarmante : « J'ai appris beaucoup de leur monde, sans devenir eux. C'est le plus difficile. »



Il vivait dans une maison à deux pièces à Gagnoa, propre, austère, avec une petite bibliothèque qui occupait tout un mur et un jardin potager qu'il entretinait chaque matin à l'aube. Sa retraite était modeste. Il avait peu besoin.

Koffi arriva chez lui un samedi matin, son sac sur le dos, ne sachant pas très bien à quoi s'attendre. Le vieil homme ouvrit la porte, le regarda de la tête aux pieds, hocha la tête lentement.

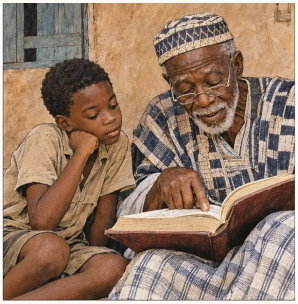
— Mon fils m'a dit que tu étais intelligent, dit-il. L'intelligence ne se voit pas sur le visage. On la voit dans la façon dont un homme écoute. Alors pour l'instant, je ne sais pas encore. Pose ton sac.



Koffi posa son sac.

C'est ainsi que commença l'apprentissage le plus important de sa vie.

Papa Djédjé avait une méthode d'enseignement unique — pas de cours magistraux, pas de leçons formelles. Il vivait à voix haute, et il attendait de Koffi qu'il écoute, questionne, et réfléchisse. Le matin, en arrosant le jardin, il parlait des plantes et de ce qu'elles enseignent sur la patience. L'après-midi, en préparant le repas, il racontait l'histoire de la Côte d'Ivoire — pas celle des manuels scolaires, mais la vraie, celle des royaumes bété, des résistances à la colonisation, des hommes et femmes qui avaient payé de leur vie pour que leurs enfants vivent libres.



Le soir, il lisait.
— La lecture, disait-il, c'est la seule machine à voyager dans le temps et dans l'espace que les pauvres peuvent s'offrir. Lis tout. Même ce que tu ne comprends pas. Ça s'installe ici, ajouta-t-il en touchant son front, et ça ressortira plus tard, quand tu en auras besoin.
Koffi lut. Tout ce que la bibliothèque contenait. Des ouvrages d'histoire africaine — Cheikh Anta Diop, Joseph Ki-Zerbo, l'épopée de Soundjata Keita. Des romans — Camara Laye, Ferdinand Oyono, Mongo Beti. Un vieux dictionnaire Larousse de 1952 qu'il parcourait page par page certains soirs, fasciné par la façon dont le monde entier pouvait être contenu dans l'ordre alphabétique. Un livre sur l'électricité — pas du tout adapté à son niveau, mais qu'il dévora quand même en souvenir de monsieur Kouamé et ses radios.



Papa Djédjé l'inscrivit en sixième au Collège Moderne de Gagnoa.
Ce fut une nouvelle révolution. Le collège, c'était autre chose que l'école primaire. Les matières s'élargissaient, les profs étaient différents, et surtout — les camarades. Koffi, qui avait grandi dans la cour d'Abobo puis dans la forêt de Taï, se retrouvait maintenant dans un environnement complexe, hiérarchisé, où les groupes se formaient selon des logiques qu'il lui fallut du temps à déchiffrer.



Il y avait les fils de fonctionnaires, qui avaient des stylos neufs et ne prêtaient pas leurs affaires. Les enfants de commerçants, pragmatiques et déjà tournés vers l'argent. Les enfants de paysans — comme lui en quelque sorte, recueillis par des parents sans grands moyens — qui étaient les plus travailleurs parce qu'ils savaient que l'école était leur seule vraie chance. Et puis il y avait les fainéants, les turbulents, les désœuvrés qui avaient déjà choisi d'autres chemins.



Koffi trouva sa place naturellement parmi les travailleurs. Mais il avait quelque chose de plus que la plupart : la culture. Les livres de Papa Djédjé lui avaient donné une richesse de vocabulaire, une façon de structurer sa pensée, un sens de la nuance que ses professeurs remarquèrent rapidement.

— Ce Djédjé, dit son professeur de français lors du premier conseil de classe, il a quelque chose. Je ne sais pas encore quoi exactement. Mais il a quelque chose.

Les amis arrivèrent. D'abord Issiaka — un garçon de Bouaflé, vif et drôle, dont le père vendait des médicaments traditionnels au marché. Puis Roselyne, une fille discrète aux lunettes cerclées qui lisait autant que Koffi et avec qui il pouvait parler de livres sans que l'autre lève les yeux au ciel. Et enfin Serge, le fils d'un gendarme, qui connaissait toutes les blagues qui circulaient en ville et qui riait d'un rire si communicatif que même les professeurs ne résistaient pas.



Ces trois-là devinrent sa troupe. Sa famille de choix.
Le soir, en rentrant du collège, Koffi retrouvait Papa Djédjé dans son jardin ou sur la véranda. Le vieil homme attendait toujours la même chose : « Qu'as-tu appris aujourd'hui ? » Et il ne voulait pas entendre parler des leçons — il voulait savoir ce que Koffi avait observé, pensé, ressenti. Ce qu'il avait compris du monde à travers la journée écoulée.



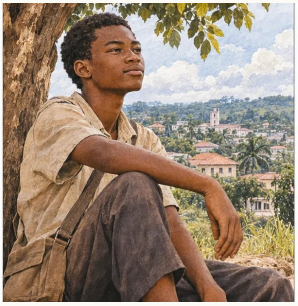
Ce rituel façonna Koffi d'une manière irréversible. Il apprit à observer. À analyser. À ne pas se contenter des réponses de surface. Il apprit aussi — et c'était peut-être le plus précieux — à ne pas avoir honte de ne pas savoir. « L'ignorance n'est pas un défaut, lui dit Papa Djédjé un soir. La prétention de tout savoir, si. »



Il apprit les proverbes — les vrais, dans la langue bété que le vieil homme connaissait par cœur — et comprit que chaque culture a encodé dans sa langue des siècles de sagesse que les livres ne contiennent pas toujours. Il apprit la déférence sans la servilité — comment respecter les anciens sans s'effacer, comment écouter sans se dissoudre.
Il apprit que la force d'un homme ne réside pas dans son volume sonore mais dans la clarté de sa pensée.



Ces années à Gagnoa, avec Papa Djédjé comme phare, furent les années de la fondation. On ne construit pas sur le sable. Le vieil homme était en train de lui couler du béton sous les pieds, lui donner une base à partir de laquelle n'importe quelle hauteur devenait possible.
Koffi ne le sut pas encore. Mais il le sentait. Dans la façon dont il se levait le matin. Dans la façon dont il marchait dans les rues de Gagnoa. Dans la façon dont il regardait les gens — non plus comme des obstacles ou des décors, mais comme des livres à lire, des histoires à comprendre.



Il avait douze ans et il commençait à devenir lui-même.

Chapitre 5

Les Amis, les Routes et les Choix

Chapitre 5
Les Amis, les Routes et les Choix
L'adolescence entre deux mondes
☐ ☐ ☐



La cinquième fut l'année du grand basculement. Non pas un basculement catastrophique — plutôt le genre de bascule imperceptible que l'on reconnaît seulement en regardant en arrière : le moment où un garçon commence à devenir un homme, où le monde n'est plus seulement ce que les adultes en ont dit mais ce que l'on commence à en éprouver par soi-même.

Koffi avait quatorze ans.

Il avait grandi. Ses épaules s'étaient élargies, sa voix avait mué dans le courant de l'été avec une brutalité qui l'avait surpris lui-même — un matin il s'était réveillé avec une voix d'homme qu'il ne reconnaissait pas. Papa Djédjé avait écouté sa voix nouvelle et souri : « Bon. Maintenant tu peux parler. »



Le collège était devenu un monde familier. Il maîtrisait ses matières, guidait ses amis dans les devoirs, et avait développé une réputation de sérieux sans sévérité — les professeurs l'appréciaient, les cancres ne le détestaient pas. C'est un équilibre difficile à tenir dans un collège africain des années 2000, mais Koffi y parvenait parce qu'il n'avait aucune arrogance. Sa supériorité scolaire n'était pour lui qu'un outil, pas un trophée.



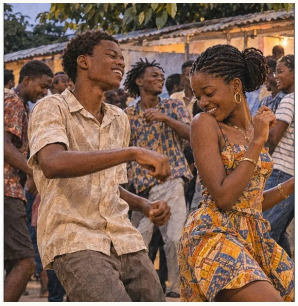
Ses amis Issiaka, Roselyne et Serge étaient toujours là. Mais la bande s'était élargie. Arnaud, qui dessinait des bandes dessinées dans ses cahiers avec un talent stupéfiant. Mariam, qui voulait devenir avocate et ne perdait aucun débat, même contre les professeurs. Et Théodore — dit « Théo » — fils d'un riche commerçant d'Agboville qui avait été mis au collège de Gagnoa après avoir fait des siennes dans trois autres établissements.



Théo était le genre de garçon que les parents craignent pour leurs enfants. Beau, charismatique, généreux avec son argent, il dégageait une énergie magnétique qui attirait les gens comme la lumière attire les papillons de nuit. Il était aussi — et Koffi le sentit dès le début — fondamentalement insatisfait. Quelque chose en lui cherchait toujours quelque chose d'autre. Un plaisir plus fort. Une transgression plus intense. Une limite à repousser.
Ce fut Théo qui introduisit Koffi dans les fêtes. Les fêtes de Gagnoa — chez les uns, chez les autres, dans des cours transformées en espaces de danse les vendredis et samedis soir. La musique coupée-décalé qui faisait vibrer les murs. Les filles en robes brillantes. Les garçons qui faisaient semblant d'être plus assurés qu'ils n'étaient. La bière que certains buvaient en essayant de ne pas grimacer au premier verre.



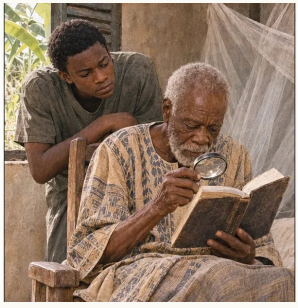
Koffi allait à ces fêtes avec la bénédiction prudente de Papa Djédjé qui lui avait dit, une fois, d'un air faussement indifférent : « Amuse-toi. Mais garde toujours un œil sur toi-même. Un homme qui se perd dans la fête est comme une pirogue qui lâche sa pagaie — le courant décide pour lui. »



Il gardait l'œil. Il dansait, riait, se faisait des amis nouveaux. Il rencontra aussi les premières filles — les premières vraies conversations, les premières émotions confuses, les premières nuits à penser à quelqu'un sans pouvoir dormir. Il y eut Aminata, une fille de troisième au sourire redoutable, dont il fut éperdument amoureux pendant trois mois, l'amour muet et paralysant de l'adolescence, qui se termina sans jamais avoir vraiment commencé.



Il apprit à perdre.
Il apprit surtout, au contact de toutes ces vies différentes, que le monde était vaste et que ses convictions d'enfant — que les choses étaient simples, que les bons et les mauvais se reconnaissaient facilement — étaient naïves. Théo, par exemple, qui était si attiré par les mauvais chemins, était aussi le garçon le plus généreux qu'il ait jamais rencontré. Roselyne, si brillante et si sérieuse, avait des fantômes chez elle que personne ne devinait. Les gens étaient compliqués. La vie était compliquée. Et c'était justement ça qui la rendait intéressante.



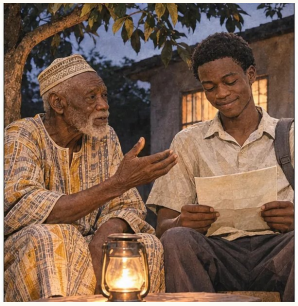
Papa Djédjé vieillissait.
Koffi le remarqua cette année-là avec une acuité qui lui fit peur. Le vieil homme se levait plus lentement le matin. Sa vue baissait — il lisait maintenant avec une loupe qu'il gardait dans la poche de sa chemise. Il toussait parfois la nuit, et Koffi l'entendait depuis sa chambre, un bruit sec et profond qui n'était pas là avant.



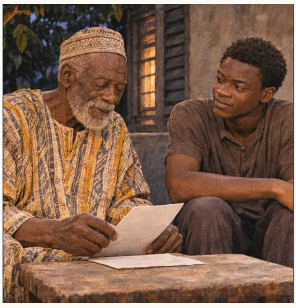
Il n'en parla à personne. Mais il commença à être plus présent le soir, à rester sur la véranda avec le vieil homme plus longtemps, à lui poser les questions qu'il avait remises à plus tard — sur sa vie, sur les choses qu'il avait vécues, sur les regrets et les satisfactions d'une existence aussi longue.



Papa Djédjé parlait volontiers. Il parla de la colonisation vue de l'intérieur, de l'indépendance vécue dans un village du Centre-Ouest, de ses années d'instituteur et de tous ces enfants qui étaient passés par ses classes et dont certains étaient devenus médecins, avocats, ingénieurs. Il parla de sa femme — la grand-mère de Koffi — morte jeune d'une fièvre, et de la façon dont on apprend à continuer quand on perd quelqu'un qui était le centre de son monde.



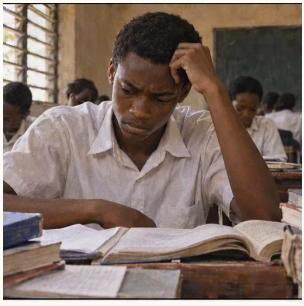
— Le deuil, dit-il un soir, est la façon qu'a la vie de t'apprendre que tu n'es pas seul à exister. Que les autres sont réels. Que leur disparition est une vraie perte.
Ces conversations étaient des leçons que personne n'aurait pu lui enseigner dans un manuel scolaire.
La cinquième se termina en beauté — premier de la classe, avec des félicitations du conseil pédagogique. Koffi rentra à la maison ce jour-là avec son bulletin, le tendit à Papa Djédjé.



Le vieil homme le lut lentement, soigneusement. Le posa sur la table. Et dit simplement :
— Continue. Tu commences à ressembler à ce que tu dois être.
C'était la plus belle chose qu'on lui ait jamais dite.

Chapitre 6

La Chute et le Fond du Puits



Chapitre 6
La Chute et le Fond du Puits
La tentation et l'abîme
□ □ □
La terminale aurait dû être l'apothéose.
C'est ainsi que les choses sont censées se passer dans les histoires bien ordonnées : l'enfant brillant, solidement construit par les épreuves et les sages, arrive au bout du lycée en triomphateur. Le Baccalauréat. Les félicitations. La grande école. La suite logique d'une trajectoire lumineuse.
Mais la vie n'est pas une histoire bien ordonnée. Et Koffi avait dix-sept ans.



Les années avaient passé. Il avait quitté Gagnoa pour Abidjan en seconde — ses parents, réconciliés avec lui depuis longtemps, avaient voulu le reprendre auprès d'eux pour les dernières années du lycée. Ils habitaient maintenant Yopougon, le quartier populaire de l'ouest d'Abidjan, dans un appartement plus grand qu'Abobo. Son père avait été promu chef de chantier. Sa mère avait monté une petite boutique de cosmétiques. Les choses avaient progressé.

Il était inscrit au Lycée Technique d'Abidjan, et les premières années s'étaient bien passées. Mais quelque chose avait changé avec la terminale. Une pression nouvelle, sourde, constante — l'avenir qui se rapprochait comme un mur. Les questions des adultes : « Tu vas faire quoi après le bac ? » « Tu as pensé aux grandes écoles ? » « Tu veux faire quoi dans la vie ? » Des questions auxquelles il n'avait pas de réponse nette, ce qui l'irritait, lui qui avait l'habitude d'avoir des réponses.



Et puis il y avait Abidjan.



Yopougon n'était pas Gagnoa. La ville était plus rapide, plus dure, plus tentante. Les tentations y étaient multiples, variées, accessibles. Et Koffi, pour la première fois depuis des années, se retrouvait sans le filet de sécurité de Papa Djédjé — le vieil homme était resté à Gagnoa, sa santé ne lui permettait plus les voyages, et leurs conversations téléphoniques ne remplaçaient pas la présence physique du sage.



Il rencontra Désiré Akou dans les premières semaines de terminale.
Désiré était un garçon de sa classe — grand, toujours habillé à la mode, avec des baskets neuves qui changeaient chaque semaine et une façon de parler qui donnait l'impression que le monde entier lui appartenait déjà. Il connaissait tout le monde. Avait accès à toutes les soirées. Était de ces garçons qui savent se mettre bien sans trop d'efforts visibles.
Désiré fumait du cannabis.



Ce n'était pas un secret. Il le faisait ouvertement entre les cours, dans les recoins du lycée que les surveillants n'inspectaient pas. Plusieurs garçons de la classe le rejoignaient. C'était présenté comme une détente, un loisir d'adultes, quelque chose de normal entre gens qui savent vivre.
Koffi résista pendant un mois et demi.
La pression avait été subtile — pas de forcing, pas de moqueries. Juste l'inclusion. On l'invitait. On le mettait dans les blagues, dans le groupe, dans la chaleur d'une complicité virile. Et un soir, après un mauvais devoir de mathématiques, épuisé, frustré, en colère contre lui-même, il dit oui.



La première fois, il ne ressentit presque rien. La deuxième fois, une légèreté inhabituelle, une façon dont les angoisses s'éloignaient comme des nuages poussés par le vent. La troisième fois, il comprit pourquoi les gens recommençaient.
En deux mois, c'était devenu régulier.



Il cachait ça à ses parents avec la compétence que les adolescents développent pour ce genre de choses — l'heure de rentrée, la façon de parler, les yeux à éviter, le bain avant de dîner. Sa mère, Adjoua, le regardait parfois d'une façon différente — ce regard des mères qui savent sans savoir exactement quoi, qui sentent que quelque chose ne va pas mais ne peuvent pas encore mettre le doigt dessus.



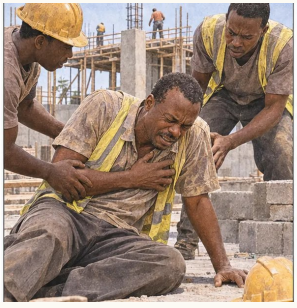
Le lycée commença à souffrir. Pas catastrophiquement — il était assez intelligent pour maintenir une façade honorable. Mais ses professeurs remarquaient que quelque chose s'était émoussé. Cette présence, cette acuité qui le distinguait depuis toujours. Il était là sans être là. Répondait sans vraiment réfléchir. Rendait des copies correctes mais sans éclat.
Ce fut Roselyne qui sonna l'alarme.
Elle était venue à Abidjan pour rendre visite à une cousine et avait retrouvé Koffi dans un café de Yopougon. Elle l'avait regardé — avec ses yeux de Roselyne, qui voyaient tout — et lui avait dit, sans détour, sans s'asseoir encore :



— Koffi, qu'est-ce qui se passe avec toi ?
— Rien.
— Arrête. Je te connais depuis la sixième. Ce n'est pas toi.
Il y avait eu un silence. Et puis quelque chose s'était brisé doucement — pas dans un grand fracas dramatique, mais comme un barrage qui laisse passer l'eau par une fissure. Il avait parlé. Pas tout. Mais assez.



Roselyne ne l'avait ni jugé ni pleuré. Elle avait écouté, puis dit :
— Tu sais ce que Papa Djédjé dirait ?
— Roselyne…
— Il dirait que la pirogue a lâché la pagaie. Et que le courant ne va pas où tu veux aller.
Koffi avait regardé son café. Il avait ri — un rire court, amer. Mais quelque chose dans ce rire contenait déjà le début d'un retournement.



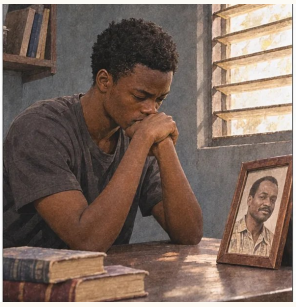
La mort de son père arriva trois semaines plus tard.
Amédée Djédjé mourut d'une crise cardiaque un mardi matin, sur son chantier, sans avoir rien dit ni demandé à personne. Il avait cinquante-deux ans. Il travaillait depuis l'aube sur une dalle en béton quand son cœur avait décidé que c'était assez.



Koffi reçut la nouvelle au lycée. Sa mère l'appela, et dans sa voix — cette voix qu'il connaissait dans toutes ses nuances depuis sa naissance — il entendit quelque chose qu'il n'avait jamais entendu avant. Une cassure. Quelque chose de fondamental qui venait de s'effondrer.
Il rentra à la maison en courant. Il courut pendant vingt minutes dans les rues de Yopougon, les larmes mêlées à la sueur, sans penser à rien, juste courir, comme si à bout de souffle il pourrait rattraper ce qui venait de partir.



Les funérailles se passèrent à Gagnoa. Papa Djédjé était là, plus vieux, plus petit qu'en souvenir, mais là. Il tint la main de Koffi pendant toute la veillée funèbre et ne dit rien. Il n'y avait rien à dire.
Au retour d'Abidjan, Koffi ne fuma plus.



Ce ne fut pas une décision héroïque. Ce ne fut pas une volonté de fer ni une épiphanie spectaculaire. Ce fut simplement que le vide laissé par son père était trop grand et trop grave pour être rempli avec quoi que ce soit d'aussi dérisoire. Et que le visage de sa mère, désormais seule dans cet appartement de Yopougon, lui parlait tous les jours d'une responsabilité nouvelle qui n'était plus celle d'un enfant.



Il était le fils. Maintenant, il était aussi, en quelque sorte, le pilier.
Il n'avait pas encore dix-huit ans.

Chapitre 7

Le Mentor et la Renaissance

Chapitre 7
Le Mentor et la Renaissance
La rencontre qui change tout
☐ ☐ ☐



Le Baccalauréat, Koffi l'obtint avec mention Bien. Pas l'excellence dont il aurait été capable — il le savait, ses professeurs le savaient. Mais Bien, c'était déjà un message : l'intelligence n'avait pas disparu. Elle avait souffert, s'était recroquevillée, mais elle était là.
Ce qui vint après le bac fut une période flottante et angoissante. Sa mère travaillait. Il n'y avait pas d'argent pour les grandes écoles. Les universités publiques débordaient. L'avenir, qui avait semblé si clair vu depuis la véranda de Papa Djédjé, se présentait maintenant comme une forêt sans chemin.



C'est dans cet interstice, ce moment de flottement entre deux vies, qu'il rencontra Monsieur Kamagaté.
Camille Kamagaté — « Monsieur Kam » pour ceux qui le connaissaient — était un homme de quarante-cinq ans, directeur d'une petite société d'informatique et de conseil installée à Cocody. Il avait grandi à Bouaké, fait ses études en France à l'École Polytechnique, puis était revenu en Côte d'Ivoire quand la plupart de ses camarades choisissaient de rester en Europe. « L'Afrique avait besoin de moi plus que Paris, » disait-il simplement.



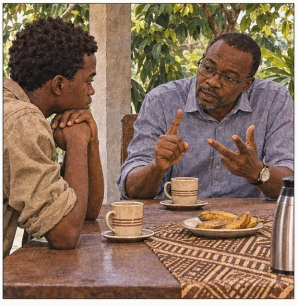
Il connaissait Adjoua, la mère de Koffi, de façon indirecte — elle faisait des ménages occasionnels chez une cousine de Kamagaté. C'est cette cousine qui avait parlé du fils brillant qui semblait chercher sa voie.
Kamagaté rencontra Koffi un samedi matin dans un café de Cocody.



Il arriva à l'heure exacte, tendit la main avec un sourire qui n'était ni condescendant ni excessivement cordial — simplement humain. Commanda un café. Et dit :



— Parle-moi de toi. Pas ce que tu as fait. Ce que tu penses.
Koffi, désarçonné, parla.
Il parla de Taï et de la forêt. Des livres de Papa Djédjé. De son père mort. De la façon dont il avait failli se perdre et comment il ne s'était pas encore tout à fait retrouvé. Il parla d'informatique — il avait toujours aimé les machines, depuis les radios démontées de monsieur Kouamé. Il parla de politique — de ces questions qu'il se posait depuis l'enfance sur les pourquoi des inégalités, les mécanismes du pouvoir, les raisons pour lesquelles certains pays avançaient et d'autres semblaient piétiner.



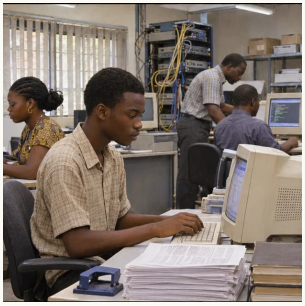
Kamagaté écouta pendant une heure entière sans l'interrompre. Puis il posa sa tasse et dit :
— Tu as deux problèmes. Le premier est technique : tu n'as pas de formation. Le second est existentiel : tu ne sais pas encore ce que tu veux construire. Ces deux problèmes se règlent. Mais ça prend du temps et ça demande du travail. Est-ce que tu es prêt à travailler ?



— Oui.
— Est-ce que tu es prêt à ne pas toujours comprendre pourquoi je te demande certaines choses ?
— Euh…
— La bonne réponse est oui, dit Kamagaté en souriant.
— Alors oui.
— Bien. Viens lundi matin à mon bureau. Tu commenceras comme stagiaire. Je ne te paierai pas beaucoup. Mais tu apprendras beaucoup.



Ce fut l'un des lundis matins les plus importants de la vie de Koffi.



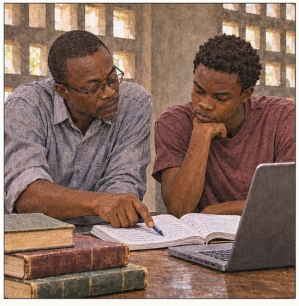
La société de Kamagaté — KTEK Solutions — était petite mais ambitieuse. Une dizaine de personnes, jeunes pour la plupart, qui travaillaient sur des projets informatiques pour des PME ivoiriennes, des ONG, quelques administrations. On y développait des logiciels, on y installait des réseaux, on y formait des gens à l'utilisation des outils numériques.
Koffi fut d'abord tout en bas — café, impressions, courses, saisies de données. Kamagaté le regardait faire sans commentaire pendant les deux premières semaines. Puis il commença à lui confier de petites tâches : rédiger un rapport, analyser une base de données, préparer une présentation pour un client.



Koffi était nul au début. Vraiment nul. Ses rapports étaient trop longs, mal structurés. Sa présentation avait été refaite entièrement par Kamagaté avec une efficacité silencieuse qui était, en elle-même, une leçon. Il apprit à ne pas prendre les corrections comme des humiliations mais comme de la nourriture.
Kamagaté lui prescrivit des lectures — pas des romans cette fois, mais des ouvrages techniques et stratégiques. Il l'envoya suivre des formations en ligne sur des plateformes qu'il paya de sa poche. Il lui fit rencontrer des gens — des entrepreneurs, des fonctionnaires, des journalistes, des militants. Chaque rencontre était une fenêtre sur un monde que Koffi ne connaissait pas encore.



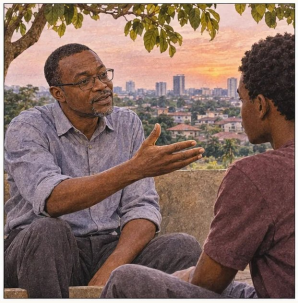
Mais l'enseignement le plus profond de Kamagaté n'était dans aucun livre ni aucune formation.
Il était dans sa façon d'être.



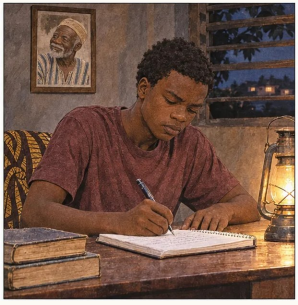
Kamagaté était rigoureux sans être froid. Exigeant sans être cruel. Il donnait de son temps avec une générosité qui n'attendait rien en retour, sinon que l'autre grandisse. Il avait des principes fermes — il ne mentait pas à ses clients, ne participait à aucune combine, refusait des contrats qui auraient pu enrichir sa société mais qui auraient compromis son intégrité.



Un soir, Koffi lui demanda pourquoi il faisait ça — prendre des jeunes sous son aile, leur consacrer du temps, alors qu'il avait une société à diriger.
Kamagaté le regarda un moment, puis dit :
— Parce qu'on m'a fait pareil. Un homme m'a ouvert des portes quand j'en avais besoin. Il ne m'a rien demandé, sauf de faire pareil avec quelqu'un d'autre, le moment venu. Je fais ma part.



Il s'arrêta.
— Et parce que je veux voir ce continent avancer. Il ne peut avancer qu'à travers ses gens. Donc je travaille sur ses gens.



Koffi rentra chez lui ce soir-là et écrivit dans un cahier — il avait repris l'habitude d'écrire, une habitude que Papa Djédjé lui avait donnée : « Écris ce que tu vis. Sinon ça s'évapore. » Il écrivit : « Aujourd'hui j'ai compris pourquoi les grands hommes sont grands. Ce n'est pas parce qu'ils sont exceptionnels. C'est parce qu'ils ont choisi de ne pas garder leur lumière pour eux seuls. »



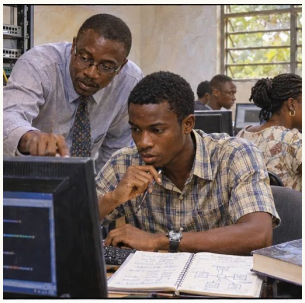
Il avait dix-neuf ans. Il venait de trouver son nord.

Chapitre 8

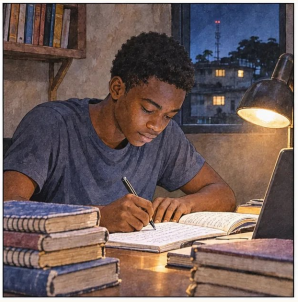
Le Monde du Code et de la Matière



Chapitre 8
Le Monde du Code et de la Matière
Construire quelque chose de vrai
☐ ☐ ☐
L'informatique ne fut pas une révélation progressive pour Koffi.
Ce fut une évidence immédiate — comme si tout ce qu'il avait été avant n'avait été qu'une préparation pour ce moment où il posa les mains sur un clavier et commença à comprendre que les machines parlaient un langage, et que ce langage pouvait être appris, maîtrisé, et finalement utilisé pour créer des choses qui n'existaient pas avant.



Kamagaté l'orienta vers une formation en développement logiciel dans un centre privé de Cocody. Deux ans intensifs — HTML, CSS, JavaScript, puis Python, bases de données, réseaux, sécurité informatique. Koffi suivit ces cours avec la même intensité qu'il avait mise à lire les livres de Papa Djédjé : tout absorber, tout comprendre, ne jamais accepter une réponse de surface.



Il était le meilleur de sa promotion. Pas par facilité — il travaillait dur, plus dur que beaucoup. Ses nuits étaient souvent courtes, son cahier de notes s'épaississait chaque semaine. Mais le travail ne lui pesait pas parce qu'il aimait ce qu'il faisait. Il y a une différence fondamentale entre l'effort que l'on s'inflige et l'effort que l'on choisit. Koffi avait trouvé son effort de choix.



Il continua chez KTEK Solutions en parallèle — d'abord stagiaire, puis employé, puis chef de projet sur des dossiers de plus en plus importants. Kamagaté lui faisait confiance à un rythme calculé — jamais trop vite pour qu'il soit dépassé, jamais assez lentement pour qu'il s'ennuie. C'est l'art du mentor : calibrer le défi à la mesure exacte de la croissance.



Les projets s'accumulèrent. Koffi travailla sur la numérisation des archives d'une mairie de l'intérieur du pays. Sur la mise en place d'un système de gestion pour une coopérative agricole du Bas-Sassandra. Sur une application mobile de paiement pour des marchandes du marché de Treichville qui n'avaient pas de compte bancaire mais avaient toutes un téléphone. Ce dernier projet fut celui dont il fut le plus fier — non pas techniquement, mais humainement. Voir ces femmes utiliser l'outil qu'il avait construit, gagner du temps, perdre moins d'argent dans les transactions en espèces, lui donna une sensation qu'il n'avait pas encore nommée mais qui s'appelait, simplement : utilité.



À vingt-deux ans, Koffi était devenu quelqu'un dans le milieu informatique abidjanais. Pas encore un grand nom — mais un nom. Les gens le recommandaient. Son téléphone recevait des sollicitations. Kamagaté lui confia la direction technique de la société.



C'est à cette période que l'idée de sa propre entreprise commença à germer.
Pas comme une ambition froide et calculée. Plutôt comme une nécessité qui montait. Il voyait des problèmes autour de lui — des vrais problèmes, des problèmes africains — et il voyait des solutions informatiques qui n'existaient pas encore. Des outils qui auraient pu être construits, des services qui auraient pu être offerts, des données qui auraient pu être collectées pour aider des décisions qui se prenaient encore à l'intuition.



Il en parla à Kamagaté.
Son mentor l'écouta. Hocha la tête. Puis dit :
— Tu es prêt pour ça. Mais avant de lancer quelque chose, réponds à trois questions. Quel problème tu résous vraiment ? Pour qui ? Et comment tu te différencies de ce qui existe ?



Koffi rentra chez lui et passa trois semaines à répondre à ces trois questions. Il noircit des cahiers entiers. Il fit des entretiens avec des gens — des agriculteurs, des commerçants, des fonctionnaires, des étudiants — pour vérifier ses hypothèses contre la réalité. Il lut des études, des rapports, des articles.



Au bout de trois semaines, il revint voir Kamagaté avec un document de vingt pages. Kamagaté le lut entièrement. Sans rien dire. Puis il leva la tête et dit :
— Vas-y. Et quand tu auras des problèmes — parce que tu en auras — appelle-moi.
KAD Solutions — Koffi Amoussou Djédjé Solutions — fut enregistrée un mardi matin au registre du commerce d'Abidjan.



Koffi avait vingt-trois ans.
Sa mère Adjoua ferma sa boutique ce jour-là et vint assister à la démarche administrative. En sortant du guichet, papiers en main, elle lui prit le bras et dit à voix basse :
— Ton père était là. Je le sens.

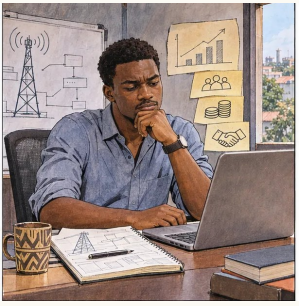


Koffi regarda le ciel bleu d'Abidjan — ce ciel qui ne change jamais vraiment, entre le bleu profond et le blanc laiteux de la chaleur — et dit simplement :
— Je sais, Maman.

Chapitre 9

L'Entrepreneur, les Cicatrices et les Victoires

Chapitre 9
L'Entrepreneur, les Cicatrices et les Victoires
Bâtir sur ses propres fondations
☐ ☐ ☐



Les premières années de KAD Solutions furent une école d'humilité.
Koffi avait les idées, les compétences techniques, la vision. Ce qu'il n'avait pas encore, c'était l'expérience de la gestion — les ressources humaines, la trésorerie, les clients difficiles, les partenaires qui ne tiennent pas leurs engagements, les administrations qui lentifient tout, la solitude des décisions.
Il se trompa. Souvent. Recruta mal au début — deux personnes qui n'avaient pas la culture du travail qu'il attendait et qui coûtèrent cher en temps et en énergie avant qu'il comprenne qu'un mauvais recrutement est toujours une erreur de management, pas seulement de jugement. Il sous-estima des délais, perdit un client important à cause d'une mauvaise communication, passa des nuits à corriger des bugs qui auraient dû être détectés en amont.



Kamagaté était là, régulièrement — non pas pour sauver, mais pour aider à analyser. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que tu as appris ? Qu'est-ce que tu ferais différemment ? » Le même processus, inlassablement. Transformer l'échec en connaissance.



KAD Solutions survécut à sa troisième année — le seuil critique après lequel une majorité de jeunes entreprises disparaissent. Elle survécut parce que Koffi avait un avantage que ses concurrents n'avaient pas toujours : il comprenait vraiment les clients. Il avait grandi entre Abobo, Taï, Gagnoa — il connaissait la Côte d'Ivoire réelle, pas seulement celle des tableaux PowerPoint. Il savait ce dont les gens avaient besoin et comment leur parler.

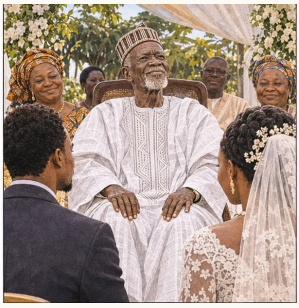


À vingt-six ans, KAD comptait quinze employés et un portefeuille de clients qui incluait des institutions publiques, des ONG internationales et des PME du secteur privé. La société était reconnue. Respectée. Pas encore grande — mais solide.

C'est à cette époque que Koffi rencontra Nathalie. Nathalie Brou était juriste — spécialisée en droit des affaires, formée à Paris et revenue à Abidjan avec la même conviction que Kamagaté : qu'il valait mieux construire ici que briller ailleurs. Elle avait croisé Koffi lors d'un séminaire sur la transformation numérique des PME africaines, où il intervenait comme conférencier.



Leur histoire fut lente à se construire — ni coup de foudre ni manœuvre calculée. Une amitié d'abord, des conversations qui duraient trop longtemps, une découverte progressive que l'autre pensait les choses d'une façon qui enrichissait la sienne. Ils se marièrent trois ans plus tard, dans une cérémonie simple à Gagnoa — il avait voulu Gagnoa, là où Papa Djédjé vivait encore, pour que le vieil homme soit là.



Papa Djédjé était là, en effet. Assis droit dans son boubou blanc, les mains sur les genoux, le regard brillant. Il avait béni les mariés avec la sobriété des anciens pour qui les mots importants se disent peu.



— Construisez bien, dit-il simplement.
Ils construisirent.
Deux enfants naquirent — une fille, Aya, et un fils, Amédée — portant le prénom du grand-père disparu comme une flamme transmise. Koffi prit l'habitude, le soir, de raconter à ses enfants des histoires avant de dormir — pas des histoires inventées, mais des histoires vraies. Taï et sa forêt. Papa Djédjé et ses livres. Kamagaté et les trois questions. Son père et ses mains de maçon.



Il leur transmettait ce qu'on lui avait transmis : la certitude que la vie est une suite d'apprentissages, et que les difficultés ne sont pas des obstacles mais des chapitres.
KAD Solutions continua de grandir. Elle absorba une petite société concurrente, ouvrit un bureau à Dakar, décrocha un contrat avec l'Union Africaine pour la numérisation d'archives diplomatiques. Koffi employait cinquante personnes. Puis cent. Puis deux cents.



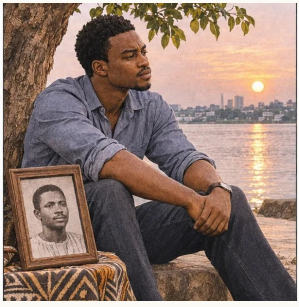
Il créa aussi, parallèlement, une fondation — la Fondation Djédjé Aka, du nom de son grand-père maternel, le vieil homme qui avait dit à sa naissance : « Ce garçon a le regard des chefs. » La fondation finançait des bourses pour des lycéens brillants des milieux défavorisés, formait des jeunes au numérique dans des zones rurales, et soutenait des projets entrepreneuriaux portés par des femmes.



C'était sa façon de faire sa part. De restituer ce qu'on lui avait donné.
Un journaliste lui demanda un jour, lors d'une interview, quel était le secret de sa réussite. Koffi réfléchit un moment — il réfléchissait toujours avant de parler, une habitude héritée de Papa Djédjé — puis dit :



— Je n'ai pas eu de secret. J'ai eu de la chance de croiser des gens qui ont cru en moi quand je ne croyais pas encore en moi. Et j'ai eu la discipline de ne pas gâcher cette chance.

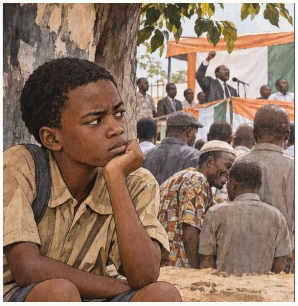


Il ajouta :
— Et j'ai perdu mon père trop tôt. Ça change la façon dont on regarde le temps.

Chapitre 10

L'Arène Politique

Chapitre 10
L'Arène Politique
Le service ou le pouvoir ?
□ □ □



La politique vint le chercher. Pas l'inverse.
Koffi avait toujours été méfiant vis-à-vis de la politique — non pas par désintérêt, mais par ce qu'il avait observé depuis l'enfance. Dans les rues d'Abobo, la politique était cette chose lointaine et décevante qui promettait des routes et livrait des discours. À Gagnoa, c'était les luttes de clans, les rivalités ethniques soigneusement entretenues, les élections qui ressemblaient à des guerres froides. À Abidjan, c'était les scandales, les fortunes inexpliquées, les investisseurs qui devenaient ministres et les ministres qui devenaient investisseurs.



Il ne voulait pas de ça.
Mais à trente-cinq ans, avec une entreprise solide, une fondation qui produisait des résultats visibles et une réputation qui s'étendait au-delà du secteur privé, les sollicitations arrivèrent. D'abord des invitations à des comités consultatifs — conseils économiques, commissions sur la transformation numérique, groupes de travail sur l'innovation. Des espaces où les décisions n'étaient pas encore prises mais où elles se préparaient.



Il participa. Il apporta ses analyses, ses propositions, sa façon directe de nommer les problèmes sans se perdre dans les euphémismes diplomatiques. Il dérangea parfois. Intéressa souvent.
Un ancien ministre, Ibrahim Coulibaly — homme d'État respecté, qui avait consacré sa carrière à la modernisation de l'administration ivoirienne — l'appela un soir pour dîner.



— Koffi, dit-il au dessert, ce pays a besoin de gens comme toi en politique. Pas des gens qui veulent le pouvoir. Des gens qui veulent construire.
— Monsieur le Ministre, je ne suis pas fait pour la politique. Je ne sais pas mentir.
Coulibaly rit.
— C'est exactement pour ça que tu es fait pour la politique. Ceux qui ne savent pas mentir, on en manque cruellement.



Ce fut un long chemin encore. Des hésitations, des refus, des conversations avec Nathalie et avec Kamagaté. Les deux lui dirent la même chose, à leur manière : « La question n'est pas si tu veux le pouvoir. La question est si tu es prêt à te mettre au service de quelque chose plus grand que toi. »



Koffi s'engagea lors des municipales, dans la commune de Yopougon — là où il avait grandi à son retour à Abidjan, là où ses racines urbaines étaient les plus profondes. Sa campagne fut différente de tout ce qu'Abidjan avait vu : pas de distribution d'argent, pas de promesses impossibles. Des réunions dans les quartiers, des écoutes longues, des propositions concrètes et chiffrées sur la gestion des déchets, l'accès à l'eau, la formation professionnelle des jeunes.



Les journalistes ne savaient pas quoi faire de lui. Il ne correspondait à aucune des catégories habituelles. Il n'était pas le fils de notable qui héritait d'un fief. Il n'était pas le technocrate formaté par les grandes écoles parisiennes. Il était quelqu'un qui venait de quelque part — de Abobo, de Taï, de Gagnoa — et qui ne l'avait pas oublié.
Il gagna l'élection avec 58 % des voix.
Le soir des résultats, il appela Papa Djédjé — nonagénaire maintenant, quasi aveugle, mais toujours là, toujours lucide.



— Félicitations, dit le vieil homme d'une voix que les années avaient rendue encore plus grave.
— Grand-père, j'ai peur.
— Bien sûr que tu as peur. Seuls les imbéciles n'ont pas peur quand ils ont du pouvoir.
— Qu'est-ce que je dois faire ?
— Ce que tu as toujours fait : écouter les gens, observer, réfléchir, agir. Et ne jamais croire que tu es plus important que ceux pour qui tu travailles.
— C'est tout ?
— C'est tout. C'est déjà énorme.



Le mandat de maire de Yopougon fut cinq années intenses, souvent frustrantes, parfois exaltantes. Il ne résolut pas tout — personne ne résout tout. Mais il avança sur les priorités qu'il avait annoncées, avec une rigueur de gestion venue de ses années d'entrepreneur. Il instaura la transparence budgétaire — les comptes de la commune publiés en ligne chaque trimestre, accessibles à tous. Il créa un centre de formation numérique dans le quartier de Niangon. Il lança un programme de ramassage des ordures qui réduisit de façon mesurable les inondations saisonnières.



Il avait des ennemis. Les gens qui avaient profité de l'opacité d'avant. Les concurrents politiques qui l'attaquaient. Les journalistes qui cherchaient le scandale et ne le trouvaient pas — ce qui, parfois, agaçait certains plus que s'ils l'avaient trouvé.



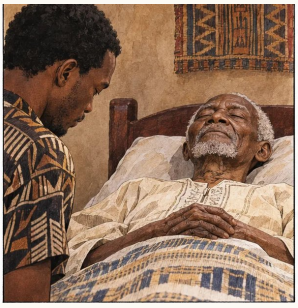
Il résista. Pas en combattant sur le terrain des attaques, mais en restant concentré sur le travail. « On ne gagne pas contre quelqu'un qui construit en essayant de le convaincre de s'arrêter, » lui dit Kamagaté un jour. « On gagne en construisant mieux. »



Il était élu. Il était entrepreneur. Il était père. Il était fils.
Il n'avait pas encore quarante ans.

Chapitre 11

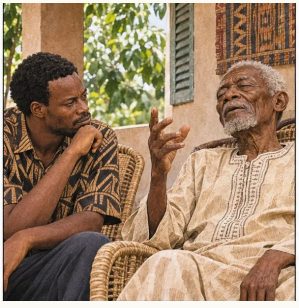
L'Homme de Demain



Chapitre 11
L'Homme de Demain
Ce qu'on laisse derrière soi
☐ ☐ ☐

Papa Djédjé mourut à quatre-vingt-seize ans, un matin de mars, dans sa maison de Gagnoa, dans son lit, entouré de sa famille.

Il mourut comme il avait vécu — sans bruit inutile, sans agitation, avec cette dignité tranquille qui avait été la signature de toute son existence. La veille, il avait encore parlé avec Koffi au téléphone. Leur dernière conversation — ni l'un ni l'autre ne le savait encore — avait duré vingt minutes. Ils avaient parlé de littérature, d'un roman que Koffi avait lu et qu'il avait apporté à son dernier passage à Gagnoa. Le vieil homme avait ri à un passage qu'il jugeait trop romanesque.



— Les jeunes auteurs exagèrent toujours les émotions, avait-il dit. La vraie émotion, c'est ce qu'on ne dit pas.

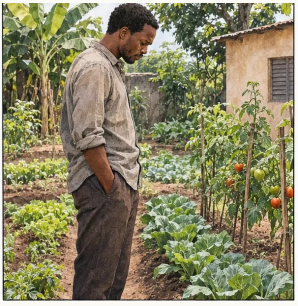
— Peut-être qu'ils exagèrent parce que les vieux comme toi les ont sous-dits pendant trop longtemps.

Papa Djédjé avait ri encore plus fort.

Le lendemain matin, il ne se réveilla pas.



Les funérailles eurent lieu à Gagnoa, dans la grande cour de la famille, avec toute la dignité des enterrements traditionnels. La ville entière semblait s'être déplacée — anciens élèves devenus grands, voisins de toujours, dignitaires. Koffi fit le discours. Il parla lentement, sans notes, regardant le cercueil simple recouvert d'un pagne aux couleurs de la forêt.



Il parla de la bibliothèque, des conversations du soir, des proverbes en bété. Il parla de la loupe dans la poche de chemise. Il parla du jardin potager arrosé chaque matin à l'aube. Il parla de ce qu'un homme peut transmettre quand il choisit de consacrer du temps à quelqu'un qui en a besoin.
— Papa Djédjé ne m'a pas seulement appris à lire, dit-il. Il m'a appris à voir. Et voir, c'est tout.



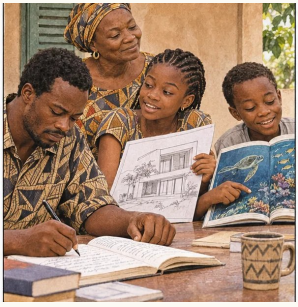
Il ne pleura pas pendant le discours. Il pleura après, seul, dans le jardin que le vieil homme avait entretenu jusqu'à la fin — debout entre les rangées de légumes, les mains dans les poches, regardant les plantes qui continuaient de pousser sans savoir que leur jardinier était parti.
La vie continua. Elle continue toujours.



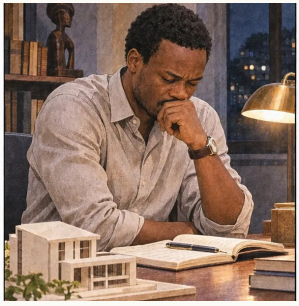
À quarante ans, Koffi Amoussou Djédjé était l'une des figures les plus respectées de la scène ivoirienne — entrepreneur reconnu, homme politique qui avait prouvé qu'on pouvait faire de la politique proprement, fondateur d'une structure qui avait changé des centaines de vies concrètes. Il était invité dans des conférences internationales pour parler de transformation numérique en Afrique, de gouvernance locale, d'entrepreneuriat social.



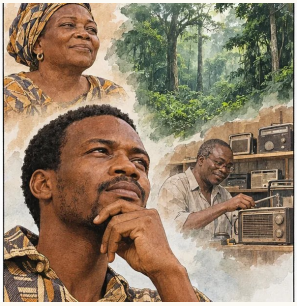
Il était un homme de renom.
Mais il portait ce renom avec une légèreté particulière — pas d'arrogance, pas d'ostentation. Il continuait de recevoir des gens dans son bureau sans rendez-vous obligatoire, de répondre lui-même au téléphone, de se souvenir des prénoms. Il continuait d'aller à Gagnoa deux fois par an pour s'asseoir dans le jardin de Papa Djédjé — maintenant entretenu par un cousin — et lire pendant des heures en silence.



Il continuait d'écrire dans ses cahiers. Des observations, des idées, des doutes. Les doutes surtout — il les notait soigneusement, parce qu'il avait appris que les hommes qui perdent leurs doutes perdent leur humanité.
Ses enfants grandissaient. Aya voulait être architecte. Amédée était passionné de biologie marine — un trait que son père ne comprenait pas du tout mais qu'il encourageait avec tout ce qu'il avait.



Un soir, Amédée lui demanda :
— Papa, est-ce que t'as eu peur dans ta vie ?
Koffi posa son livre.
— Tout le temps.
— De quoi ?
— De ne pas être à la hauteur. De décevoir les gens qui ont cru en moi. De me perdre.



— Et alors ?
— Alors j'ai continué quand même. La peur n'empêche pas d'avancer. Elle te dit juste que ce que tu fais compte.
Amédée réfléchit à ça pendant un moment, puis hocha la tête et repartit à ses livres de biologie. Koffi le regarda partir et pensa à son propre père — Amédée senior — qui lui avait dit, sur la véranda d'Abobo, à six ans : « Mon fils, ne gaspille pas ce que Dieu t'a donné. »



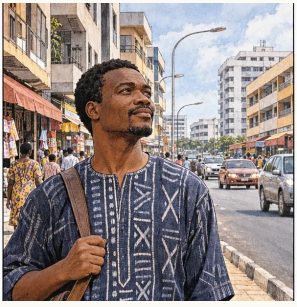
Il pensa à tante Yah, à Taï, à la forêt. À monsieur Kouamé et ses radios. À Roselyne et sa franchise. À Kamagaté et ses trois questions. À tous ceux qui, à un moment ou un autre, avaient posé une pierre dans l'édifice qu'il était devenu.
Un homme ne se construit jamais seul. C'était la leçon la plus importante. Celle qu'il transmettait à ses enfants, à ses employés, aux jeunes de la fondation.



Tu n'es jamais seul si tu te donnes la peine de regarder autour de toi.
Et tu ne seras jamais vraiment perdu si tu te souviens d'où tu viens.

Épilogue

Épilogue



Épilogue
Ce qui demeure
□ □ □
Abobo existe encore.
Le quartier a changé, bien sûr — les tôles ont cédé la place à des immeubles, les routes de terre ont été goudronnées pour la plupart, les rues commerciales bourdonnent d'une activité qui n'existait pas trente ans auparavant. Mais l'esprit d'Abobo est resté — cette énergie particulière des quartiers populaires où la vie se construit sans filet et souvent sans permission, avec les moyens du bord et une créativité que la nécessité aiguise mieux que n'importe quelle école.



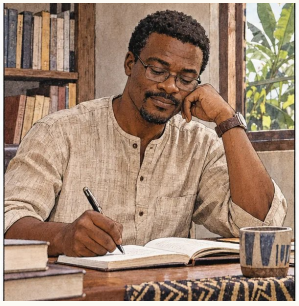
Taï aussi existe encore. La forêt s'est rétrécie — la déforestation n'a pas épargné cette partie du pays. Mais elle est là, résistante, avec ses fromagers et ses palmiers, ses appels d'oiseaux et ses silences habités. Tante Yah est morte il y a dix ans. Bintou, sa cousine, dirige maintenant une coopérative de cacao. Séraphin est mécanicien à Man.



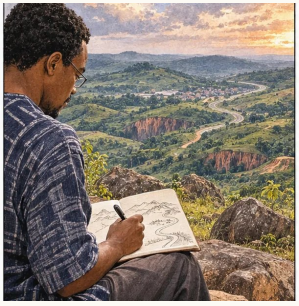
Gagnoa est toujours là, entre ses collines et ses forêts de café, avec ses marchés animés et ses nuits douces. La maison de Papa Djédjé est habitée par un neveu qui a conservé la bibliothèque — intacte, poussiéreuse, précieuse. La loupe est encore dans le tiroir du bureau.
Et Koffi est là, lui aussi.



À quarante-cinq ans au moment où ces lignes sont écrites, il continue. Continue de construire des entreprises. Continue de servir en politique — il a été élu à l'Assemblée Nationale, mais il parle encore volontiers d'une vie à venir hors des mandats, tournée entièrement vers le secteur privé et la fondation. Continue d'élever ses enfants dans l'idée que la vie est un privilège qu'on honore en agissant pour les autres.



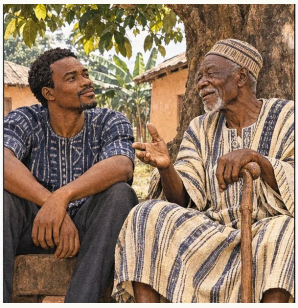
Il n'est pas parfait. Il fait encore des erreurs — peut-être moins qu'avant, peut-être différemment. Il se met en colère. Il doute. Il y a des nuits où le poids de ce qu'il a à faire l'écrase, et d'autres où la légèreté revient sans prévenir, et il rit aux éclats pour une chose ridicule avec Nathalie dans la cuisine.



Il est humain. C'est ce qui le rend vrai.
Ce livre n'est pas la biographie d'un héros. C'est la carte d'une vie — avec ses élévations et ses ravins, ses routes tracées et ses chemins improvises. Si vous y avez reconnu quelque chose de vous-même, alors il a réussi ce qu'il devait réussir.



Car les histoires ne servent à rien si elles n'éclairent pas quelque chose en celui qui les lit. Koffi continuerait de le dire.



Comme Papa Djédjé le lui a appris.
— Fin —
KOFFI — ou la marche vers la lumière

À propos de l’auteur

Kagambega Ivan Maria, propriétaire de la plateforme Kimosiris, est né en 1988 à Vavoua, en Côte d’Ivoire. Informaticien de formation, il fait ses études élémentaires à Daloa et à Abidjan, puis poursuit le collège à Gagnoa et à Zuénoula. Après le baccalauréat, il revient à Abidjan pour ses études supérieures dans des grandes écoles, où il obtient une licence. Il part ensuite deux ans en Inde et y obtient des certifications en informatique. De retour en Côte d’Ivoire, il travaille comme informaticien dans plusieurs sociétés. Il quitte finalement le salariat et s’installe à son compte afin de consacrer davantage de temps à ses passions et de diversifier ses réalisations et ses domaines d’activité.